

AU FIL DES COLLECTIONS

DU 18 AVRIL AU 27 AOÛT 2017

POÉTIQUE DES RUINES



POÉTIQUE DES RUINES

Parcours dans les collections du musée Fabre

Des vestiges de la Rome antique aux arcs effondrés des abbayes gothiques, des portiques de Palmyre aux vieilles forteresses médiévales, l'image de la ruine fascine les peintres et les artistes, mais également les poètes et les écrivains. C'est à la Renaissance que cette sensibilité émerge, à la fois dans l'art et dans la littérature. Les érudits du Moyen Âge, profondément familiers de l'Antiquité par l'intermédiaire des textes anciens, ne manifestent que peu d'intérêt pour ses vestiges architecturaux. C'est au XV^e siècle, alors que redouble la curiosité pour la Rome des Césars, que l'homme comprend soudain, par l'intermédiaire de la ruine, que sa splendeur est définitivement perdue. À cette prise de conscience humaniste du mouvement

irréversible de l'histoire, s'ajoute au XVIII^e siècle un attrait plus intérieur, plus intime, pour les ruines. Par leurs formes pittoresques, elles possèdent ce charme secret, cette capacité à plonger le spectateur dans un état d'âme, une rêverie, entre plaisir et mélancolie. Enfin, au XIX^e siècle, les écrivains romantiques identifient dans les formes tourmentées et fantastiques des ruines l'image de leurs propres fantasmagories.

Ce recueil propose aux visiteurs un certain nombre de textes littéraires, qui, de Du Bellay à Chateaubriand, de Diderot à Victor Hugo, expriment le rapport que l'homme entretient avec le temps, et posent les jalons d'une poétique des ruines.

Jean Mariège, *Un port, caprice architectural* (détail), 1720, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre



NIVEAU 0

HALL D'ACCUEIL

Exposition



Ascenseurs



Escaliers

Entrées salles

RAPHAËL (1483 - 1520), LETTRE À LÉON X, 1519.

Le peintre Raphaël, installé à Rome depuis 1508 et chargé de multiples commandes artistiques par les papes Jules II et Léon X, est nommé en 1515 surintendant des monuments antiques de Rome. Dans cette lettre adressée par le peintre au pape en 1519, se lisent la désolation face au spectacle de la destruction d'une Rome vénérée et l'espoir humaniste d'une résurrection de sa splendeur. Alertant le pape sur la persistance d'actes de vandalisme dans la ville, cette lettre est sans doute l'un des plus anciens témoignages du souci de la conservation du patrimoine.

On dit que (...) le temps — comme jaloux de la gloire des mortels — décida, ne se fiant pas entièrement à la valeur de ses propres forces, de s'allier avec la fortune et avec les barbares ignorants et scélérats. Ceux-ci ajoutèrent à la lime vorace et à la morsure vénéneuse du temps la fureur impie, le fer et le feu et tous les moyens nécessaires pour entraîner la destruction de la ville. Voici comment ces ouvrages fameux, dont la beauté continuerait de fleurir aujourd'hui, furent, par la rage scélérate et les assauts cruels de ces hommes malfaisants, ou plutôt de ces bêtes féroces, brûlés et détruits, mais pas au point que ne demeurât pour ainsi dire leur structure d'ensemble, privée toutefois de ses ornements et telle l'ossature d'un corps dépouillé de sa chair.

Je ne peux me rappeler sans grande tristesse que, depuis bientôt onze ans que je suis à Rome, une quantité de telles choses, tels la Meta, qui se trouvait via Alessandrina, l'arc Malaventurato, et tant de colonnes et de temples, ont été détruits, surtout par messire Bartolomero della Rovere.

Il faut donc, Très Saint Père, qu'un des premiers soucis de Votre Sainteté soit de veiller à ce que le peu qui nous reste de cette antique mère de la gloire et de la grandeur italiennes — et qui témoigne de la valeur et de la vertu de ces esprits divins, dont encore aujourd'hui la mémoire exhorte les meilleurs d'entre nous à la vertu — ne soit pas arraché et mutilé par les pervers et les ignorants, car hélas on n'a cessé jusqu'à maintenant de faire injure à ces âmes dont le sang valut au monde tant de gloire.

Anonyme, *Vue de Rome* (détail), 1657, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre



**JOACHIM DU BELLAY (1522 - 1560),
LES ANTIQUITÉS DE ROME, 1558.**

En 1553, Joachim Du Bellay se rend à Rome en compagnie de son puissant oncle, le cardinal Du Bellay, envoyé en mission auprès du pape. Quoi de plus exaltant pour l'humaniste connaisseur de l'histoire romaine que de découvrir le berceau de cette civilisation dont la Renaissance s'efforçait de retrouver la splendeur ? Pourtant, dans Les Antiquités de Rome, recueil poétique évoquant son séjour romain, c'est bien la déception qui se lit : la Rome réelle n'est plus que poussière rongée par le temps, et celle des livres n'était qu'un rêve de papier.

Sonnet III

Nouveau venu qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

Voy quel orgueil, quelle ruine, et comme
Celle qui mist le monde sous ses lois
Pour donter tout, se donta quelquefois,
Et devint proye au temps qui tout consomme.

Rome de Rome est le seul monument,
Et Rome Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome, ô mondaine inconstance !
Ce qui est ferme est par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait resistance.

Sonnet XXVII

Toy qui de Rome esmerveillé contemples,
L'antique orgueil qui menassoit les cieux,
Ces vieux palais, ces monts audacieux,
Ces murs, ces arcs, ces thermes et ces temples,

Juge, en voyant ces ruines si amples,
Ce qu'a rongé le temps injurieux,
Puisqu'aux ouvriers les plus industrieux
Ces vieux fragmens encor servent d'exemples,

Regarde après, comme de jour en jour
Rome fouillant son antique séjour
Se rebastit de tant d'œuvres divines :

Tu jugeras, que le dæmon Romain
S'efforce encore d'une fatale main
Ressusciter ces poudreuses ruines.



Semblable à celle de Du Bellay, c'est la même déception, une génération plus tard, qui traverse les écrits de Jacques Grévin et de Montaigne. Pour les hommes de la Renaissance, la ruine n'est pas un motif esthétique, elle est un vestige, un monument, une trace qui plonge le voyageur dans une méditation morale sur l'histoire et la vanité de toute entreprise humaine.

**JACQUES GRÉVIN, (1539 - 1570),
SONNETS SUR ROME, 1568 - 1570.**

Sonnet II

Madame, vous verrez en ce papier descrite
Et peinte de couleurs cete grande cité,
Dont le nom est plus grand que n'est sa verité,
Cité qui maintenant est en poudre réduite.

C'est elle qui tenoit et captive et seduïte
La mondaine grandeur par sa principauté,
C'est Romme qui fut grande en pompe et majesté
Et ores n'est plus rien qu'une ville destruite.

Puis que Romme n'est rien, le vers que je compose
Ne peut représenter à vos yeux autre chose
Que ce rien descendu d'un grand tout ancien ;

Et toutesfois ce rien à qui bien le contemple
Monstre soudainement un merveilleus exemple
Que la grandeur plus grande en fin ne sera rien.

**MICHEL DE MONTAIGNE (1533 - 1590),
JOURNAL DE VOYAGE EN ITALIE,
PAR LA SUISSE ET L'ALLEMAGNE
EN 1580 ET 1581.**

Il [Montaigne] disait, qu'on ne voyait rien de Rome que le Ciel sous lequel elle avait été assise, & le plan de son gîte ; que cette science qu'il en avoit estoit une science abstraite & contemplative, de laquelle il n'y avoit rien qui tombat sous les sens ; que ceux qui disoient qu'on y voyoit au moins les ruines de Rome, en disoient trop ; car les ruines d'une si espouvantable machine rapporteroient plus d'honneur & de reverence à sa mémoire ; ce n'estoit rien que son sepulcre. Le monde ennemi de sa longue domination, avoit premierement brisé & fracassé toutes les piéces de ce corps admirable, & parce qu'encore tout mort, ranversé, & desfiguré, il lui faisoit horreur, il en avoit enseveli la ruine mesme. Que ces petites montres de sa ruine qui paressent encores au-dessus de la biere, c'étoit la fortune qui les avoit conservées pour le tesmoignage de cete grandeur infinie que tant de siècles, tant de feux, la conjuration du monde reiterées à tant de fois à sa ruine, n'avoient pu universelemant esteindre. Mais qu'il estoit vraisemblable que ces mambres desvisagés qui en restoint, c'estoient les moins dignes, & que la furie des ennemis de cete gloire immortelle, les avoit portés, premierement, à ruiner ce qu'il y avoit de plus beau & de plus digne.

Attribué à Warnard van Ryssen, *Paysage avec des ruines* (détail), 1640 - 1650, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre



DENIS DIDEROT (1713 - 1784), SALON DE 1767, 1767.

C'est avec Diderot que la ruine devient un sujet littéraire et acquiert une valeur esthétique autonome. Depuis le XVII^e siècle la peinture a fait de la ruine un véritable motif, et c'est par la critique artistique des Salons de l'Académie de peinture que Diderot va exploiter ce thème. La découverte des caprices ruinistes d'Hubert Robert au Salon de 1767 provoque l'enthousiasme de Diderot : sans se lasser, il parcourt, de tableau en tableau, les ruines du peintre, sensible aux effets pittoresques des contours brisés, aux inflexions de la lumière sous les voûtes. Le spectacle sublime de la ruine projetée l'imaginaire du philosophe dans un futur où son propre monde ne sera plus que débris.

102. Ruine d'un arc de triomphe

L'effet de ces compositions, bonnes ou mauvaises, c'est de vous laisser dans une douce mélancolie. Nous attachons nos regards sur les débris d'un arc de triomphe, d'un portique, d'une pyramide, d'un temple, d'un palais, et nous revenons sur nous-même. Nous anticipons sur les ravages du temps, et notre imagination disperse sur la terre les édifices même que nous habitons. À l'instant, la solitude et le silence règnent autour de nous. Nous restons seuls de toute une nation qui n'est plus ; et ainsi voilà la première ligne de la poétique des ruines [...]

106. Grande Galerie éclairée du fond

O les belles, les sublimes ruines ! Quelle fermeté, et en même temps quelle légèreté, sûreté, facilité de pinceau ! Quel effet ! Quelle grandeur ! Quelle noblesse ! (...) Avec quel étonnement, quelle surprise je regarde cette voûte brisée, les masses surimposées à cette voûte ! Les peuples qui ont élevé ce monument, ou sont ils ? que sont ils devenus ? Dans quelle énorme profondeur obscure et muette mon oeil va-t-il s'égarer ? À quelle prodigieuse distance est renvoyée la portion du ciel que j'aperçois à cette ouverture ! L'étonnante dégradation de lumière ! comme elle s'affaiblit en descendant du haut de cette voûte, sur la longueur de ces colonnes ! comme ces ténèbres sont pressées par le jour de l'entrée et le jour du fond ! on ne se lasse point de regarder. Le temps s'arrête pour celui qui admire. Que j'ai peu vécu ! que ma jeunesse a peu duré !



**DENIS DIDEROT (1713 - 1784),
SALON DE 1767, 1767.**

À l'issue de son commentaire des peintures d'Hubert Robert, Diderot s'efforce de comprendre le secret du plaisir des ruines. Pour notre philosophe athée et matérialiste, la ruine incarne une sorte de transcendance mondaine qui peut se substituer à la peinture religieuse, et illustre en acte le passage invisible du temps. Le philosophe propose une réflexion cosmique sur le changement, le devenir et les lois universelles de la matière, auxquelles l'homme, petite partie de ce grand tout, ne saurait se soustraire.

Monsieur Robert, vous ne savez pas encore pourquoi les ruines font tant de plaisir, indépendamment de la variété des accidents qu'elles montrent ; et je vais vous en dire ce qui m'en viendra sur-le-champ.

Les idées que les ruines éveillent en moi sont grandes. Tout s'anéantit, tout périt, tout passe. Il n'y a que le monde qui reste. Il n'y a que le temps qui dure. Qu'il est vieux ce monde ! Je marche entre deux éternités. De quelque part que je jette les yeux, les objets qui m'entourent m'annoncent une fin et me résignent à celle qui m'attend. Qu'est ce que mon existence éphémère, en comparaison de celle de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse, de cette forêt qui chancelle, de ces masses suspendues au dessus de ma tête qui s'ébranlent ? Je vois le marbre des tombeaux tomber en poussière ; et je ne veux pas mourir ! et j'envie un faible tissu de fibres et de chair, à une loi générale qui s'exécute sur le bronze ! Un torrent entraîne les nations les unes sur les autres au fond d'un abîme commun ; moi, moi seul je prétends m'arrêter sur le bord et fendre le flot qui coule à mes côtés.

Hubert Robert, *Le Pont* (détail), 1776, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre



**LOUIS-SÉBASTIEN MERCIER (1740 - 1814),
L'AN 2440, RÊVE S'IL EN FUT JAMAIS, 1774.**

Louis-Sébastien Mercier, romancier, dramaturge, essayiste et critique littéraire, adhère à la philosophie des Lumières. En 1771, Mercier publie un des premiers romans d'anticipation de l'histoire de la littérature, L'An 2440, rêve s'il en fut jamais. Au début du roman, le narrateur plonge dans un songe et se réveille en 2440. La société française est désormais libérée des abus de l'absolutisme, et vit, paisible et heureuse, sous le règne de la raison de la justice. Dans le dernier chapitre, l'auteur quitte Paris pour rejoindre le palais de Versailles en ruine, tombeau délaissé d'un régime despotique mort, dessinant l'ébauche d'une philosophie de l'histoire et du progrès.

**CHAPITRE XLIV
Versailles**

J'arrive, je cherche des yeux ce palais superbe d'où partoient les destinées de plusieurs nations. Quelle surprise ! Je n'aperçus que des débris, des murs entr'ouverts, des statues mutilées ; quelques portiques à moitié renversés laissoient entrevoir une idée confuse de son antique magnificence : je marchois sur ces ruines, lorsque je fis rencontre d'un vieillard assis sur le chapiteau d'une colonne. « Oh ! lui dis-je, qu'est devenu ce vaste palais ? — Il est tombé ! — Comment ? — Il s'est écroulé sur lui-même. Un homme dans son orgueil impatient

a voulu forcer ici la nature ; il a précipité édifices sur édifices ; avide de jouir dans sa volonté capricieuse, il a fatigué ses sujets. Ici est venu s'engloutir tout l'argent du royaume. Ici a coulé un fleuve de larmes pour composer ces bassins dont il ne reste aucuns vestiges. Voilà ce qui subsiste de ce colosse qu'un million de mains ont élevé avec tant d'efforts douloureux. Ce palais péchoit par ses fondemens ; il étoit l'image de la grandeur de celui qui l'a bâti. Les rois, ses successeurs, ont été obligés de fuir, de peur d'être écrasés. Puissent ces ruines crier à tous les souverains, que ceux qui abusent d'une puissance momentanée ne font que dévoiler leur foiblesse à la génération suivante... À ces mots il versoit un torrent de larmes, & regardoit le ciel d'un air contrit. — Pourquoi pleurez-vous, lui dis-je ? Tout le monde est heureux, & ces débris n'annoncent rien moins que la misère publique ? ... Il éleva sa voix & dit : « Ah ! Malheureux ! Sachez que je suis ce Louis XIV, qui a bâti ce triste palais. La justice divine a rallumé le flambeau de mes jours pour me faire contempler de plus près mon déplorable ouvrage... Que les monumens de l'orgueil sont fragiles !... Je pleure & je pleurerai toujours... Ah ! que n'ai-je sû... »



**ANTOINE CHRYSOSTOME QUATREMÈRE DE QUINCY (1755 - 1849),
CONSIDÉRATIONS MORALES SUR LA DESTINATION
DES OUVRAGES DE L'ART, 1815.**

Philosophe, archéologue, homme politique, Quatremère de Quincy est un excellent connaisseur de l'Antiquité et des ruines de Rome, où il séjourne à plusieurs reprises à la fin du XVIII^e siècle. À la suite des guerres de la Révolution et de l'Empire, les armées françaises rapportent à Paris un très grand nombre de chefs-d'œuvre artistiques pillés durant les campagnes militaires, en particulier des antiques de Rome. Opposant les fragments morts, conservés dans les « dépôts » et les « conservatoires », aux ruines vivantes des sites majestueux de l'Italie, l'auteur propose ici une remise en cause radicale de la notion même de musée. Ce n'est que sur les sites archéologiques même que toute la cohérence d'une culture peut être comprise.

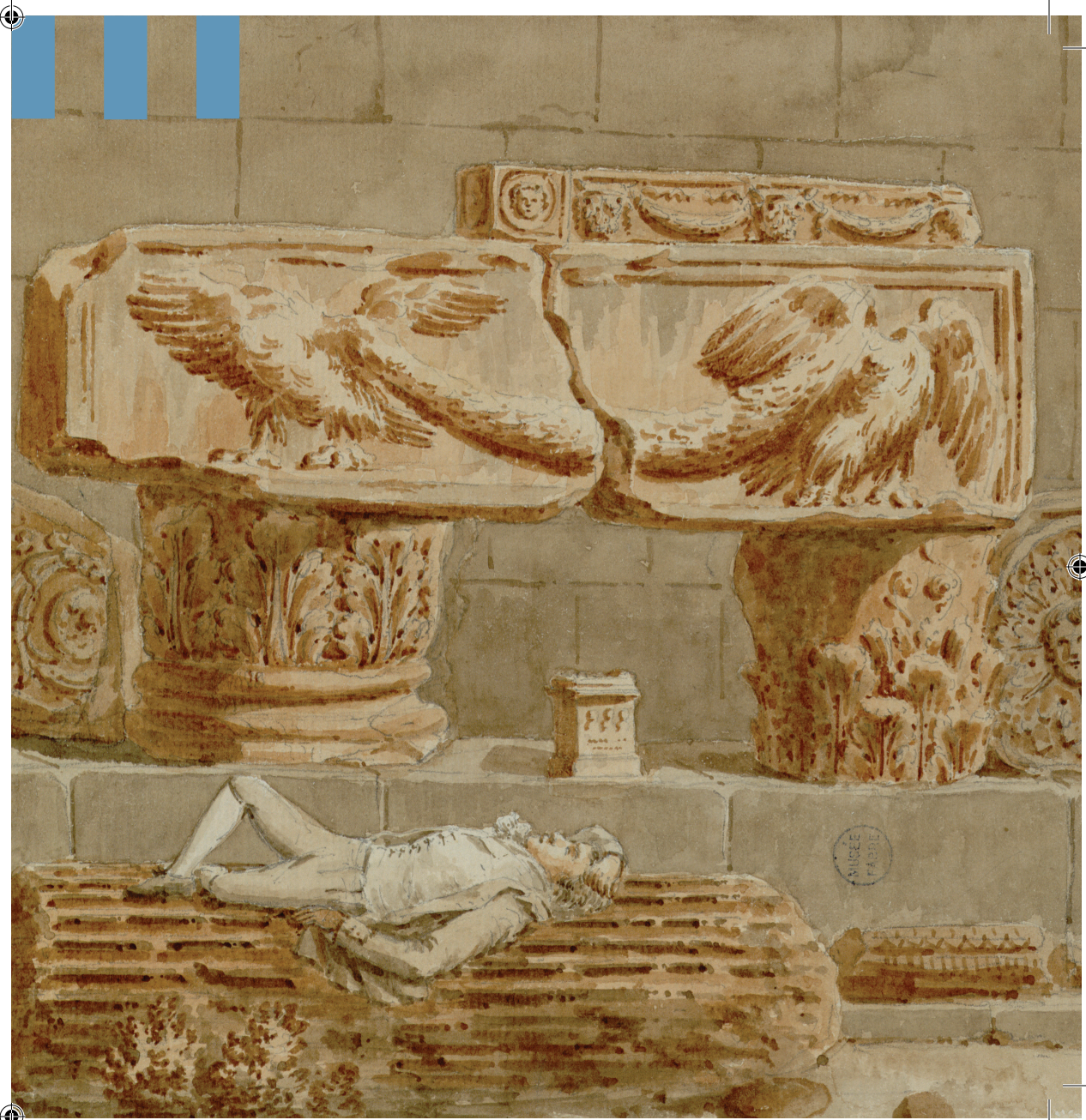
C'est donc détruire ce genre d'instruction, que d'en soustraire les éléments au public, que d'en décomposer les parties, comme on n'a cessé de le faire depuis vingt-cinq ans, que d'en recueillir les débris dans ces dépôts appelés Conservatoires. [...]

Ne nous dites plus que les ouvrages de l'Art se conservent dans ces dépôts. Oui, vous y en avez transporté la matière ; mais avez-vous pu transporter avec eux ce cortège de sensations tendres, profondes, mélancoliques, sublimes ou touchantes, qui les environnait. Avez-vous pu

transférer dans vos magasins cet ensemble d'idées et de rapports qui répandait un si vif intérêt sur les œuvres du ciseau ou du pinceau ? Tous ces objets ont perdu leur effet en perdant leur motif. [...]

Maintenant, qui fera connaître à notre esprit ce que signifient ces statues, dont les attitudes n'ont plus d'objet, dont les expressions ne sont que des grimaces, dont les accessoires sont devenus des énigmes ? Quel effet produit actuellement sur notre âme le marbre désenchanté de cette femme feignant de pleurer sur l'urne vide, qui n'est plus l'entretien de sa douleur ? Que me disent toutes ces effigies qui n'ont plus conservé que leur matière ? Que me disent ces mausolées sans sépulture, ces cénotaphes doublement vides, ces tombeaux que la mort n'anime plus ?

Déplacer tous les monuments, en recueillir ainsi les fragments décomposés, en classer méthodiquement les débris, et faire d'une telle réunion un cours pratique de chronologie moderne ; c'est pour une nation existante, se constituer en état de nation morte ; c'est de son vivant assister à ses funérailles ; c'est tuer l'Art pour en faire l'histoire ; ce n'est point en faire l'histoire, mais l'épithaphe.



**BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737 - 1814),
ÉTUDES DE LA NATURE, « AU PLAISIR DES RUINES », 1784.**

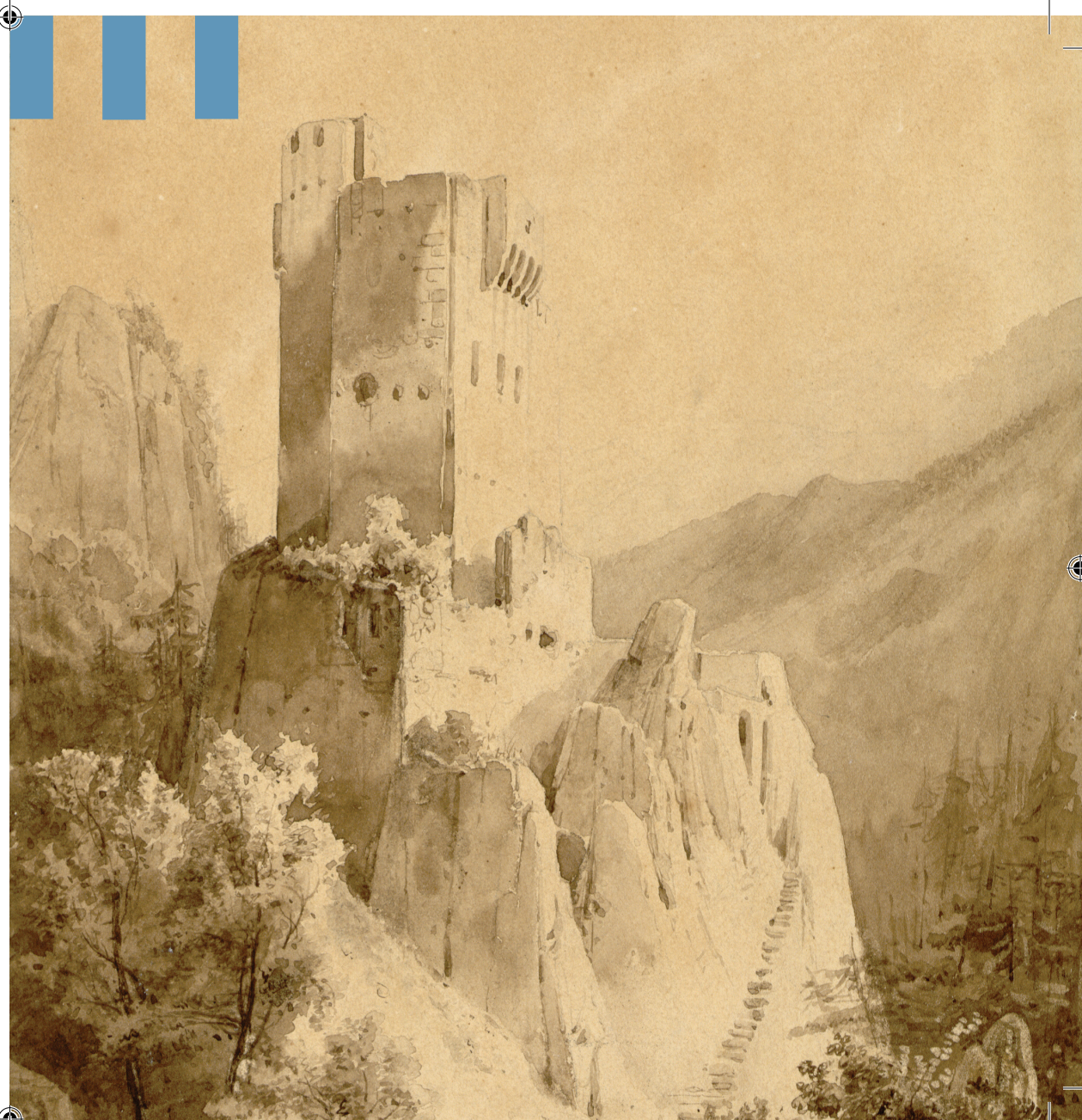
Admirateur de Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre s'élève, à la fin du XVIII^e siècle, contre l'esprit des Lumières. Contre le rationalisme, il invoque l'imaginaire, contre le scepticisme, la sensibilité, contre le libertinage, le sentimentalisme. Ses Études de la nature (1784) interrogent l'attrait singulier qu'ont les hommes pour les ruines. Au-delà du tremblement intérieur qu'inspire le spectacle de la destruction, Bernardin voit dans la ruine l'image de la nature, et finalement du divin, reprenant ses droits sur toute entreprise humaine, inspirant au spectateur le sentiment du sublime qui l'emporte au-delà de lui-même.

Mais nous avons encore en nous un sentiment plus sublime qui nous fait aimer les ruines, indépendamment de tout effet pittoresque, et de toute idée de sécurité ; c'est celui de la Divinité, qui se mêle toujours à nos affections mélancoliques, et qui en fait le plus grand charme. [...]

Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes, inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux et la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monuments, des giroflées jaunes,

des chaenopodium, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisières de mousse, et toutes les plantes saxatiles qui forment par leurs fleurs et leurs attitudes les contrastes les plus agréables avec les rochers. [...]

Une belle architecture donne toujours de belles ruines. Les plans de l'art s'allient alors avec la majesté de ceux de la nature. Je ne trouve rien qui ait un aspect plus imposant que les tours antiques et bien élevées que nos ancêtres bâtissoient sur les sommets des montagnes, pour découvrir de loin leurs ennemis, et du couronnement desquelles sortent aujourd'hui de grands arbres dont les vents agitent les cimes. J'en ai vu d'autres dont les machicolis et les créneaux, jadis meurtriers, étoient tout fleuris de lilas, dont les nuances d'un violet brillant et tendre, formoient des oppositions charmantes avec les pierres de la tour, cavernueuses et rembrunies.



FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND (1768 - 1848), LETTRE À M. DE FONTANES, 1804.

Exilé pendant la Révolution, Chateaubriand revient en grâce sous le Consulat, lorsque Bonaparte le nomme en 1803 secrétaire de la légation française à Rome. L'écrivain ne connaît alors que la France, l'Angleterre et l'Amérique : la Ville éternelle est pour lui une révélation. Dans cette lettre écrite à son ami M. de Fontanes, Chateaubriand fait résonner en virtuose le silence assourdissant qui règne dans la campagne romaine désolée. Tout au long de sa carrière, il reviendra sur ce thème, faisant de la ruine le symbole d'un état d'âme romantique, le signe de sa propre destruction et de la certitude fatale de la mort : « Je sais mes ruines » dira-t-il à la fin de sa vie.

Rome, le 10 janvier 1804

Vous avez lu, mon cher ami, tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais pas si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol. On croit y entendre retentir cette malédiction du prophète : Venient tibi duo hæc subito in die unâ, sterilitas et viduitas*. Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines, dans des lieux où il ne passe plus personne ; quelques traces desséchées des torrens

de l'hiver, qui, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et qui ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais vous voyez partout des ruines d'aqueducs et de tombeaux, qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais, et ce n'était que des herbes flétries qui avaient trompé mon œil : quelquefois sous ces moissons stériles vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvemens champêtres, point de mugissemens de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs : les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitans ; une espèce de sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde seulement ces tristes chaumières, comme ces spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin, l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que vous voyez ces champs, tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine.

* « Ces deux maux viendront fondre sur vous tout d'un coup en un même jour : la stérilité et le veuvage » (Isaïe, 47:9)



FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND (1768 - 1848), GÉNIE DU CHRISTIANISME, 1802.

Cet extrait du Génie du christianisme, grand ouvrage d'apologétique chrétienne au lendemain de la Révolution, est un tournant d'une importance fondamentale dans la poétique des ruines comme dans le renouvellement de la sensibilité littéraire à l'aube du romantisme. Chateaubriand y théorise la beauté des ruines gothiques et des églises détruites, leur capacité à élever l'âme et à convertir l'incroyant. Reprenant les idées de Bernardin, Chateaubriand y ajoute sa sensibilité poétique, son goût pour les descriptions à la fois majestueuses et lugubres.

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint en outre une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux, n'ont pu vivre cependant au-delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature ; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte ? Celui qui le plaça dans les cieus est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines. [...]

Les ruines des monuments chrétiens n'ont pas la même élégance que les ruines des monuments de Rome et de la Grèce ; mais sous d'autres rapports elles peuvent supporter le parallèle. [...]

Il n'est aucune ruine d'un effet plus pittoresque que ces débris : sous un ciel nébuleux, au milieu des vents et des tempêtes, au bord de cette mer dont Ossian a chanté les orages, leur architecture gothique a quelque chose de grand et de sombre comme le Dieu de Sinâï, dont elle perpétue le souvenir. Assis sur un autel brisé, dans les Orcades, le voyageur s'étonne de la tristesse de ces lieux ; un océan sauvage, des syrtes embrumées, des vallées où s'élève la pierre d'un tombeau, des torrents qui coulent à travers la bruyère, quelques pins rougeâtres jetés sur la nudité d'un morne flanqué de couches de neige, c'est tout ce qui s'offre aux regards. Le vent circule dans les ruines, et leurs innombrables jours deviennent autant de tuyaux d'où s'échappent des plaintes ; l'orgue avait jadis moins de soupirs sous ces voûtes religieuses.

Louis-Etienne Watelet, *Paysage : ruines gothiques au deuxième plan, deux grands arbres sur le devant. Deux hommes causent au bord du chemin (détail)*, entre 1800 et 1836, dessin à la sépia, Montpellier, musée Fabre



VICTOR HUGO (1802 - 1885),
« AUX RUINES DE MONTFORT-L'AMAURY », OCTOBRE 1825.

Dans la première moitié du XIX^e siècle, Victor Hugo et les poètes romantiques exploitent pleinement la voie ouverte par Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand: la poésie ne s'empare plus des vestiges de Rome, mais des ruines nationales et médiévales, du pittoresque des abbayes gothiques abandonnées et des châteaux effondrés. Dans l'imaginaire de Victor Hugo, la ruine du château de Montfort-L'Amaury devient le refuge du poète et de son imaginaire chevaleresque.

Je vous aime, ô débris! et surtout quand l'automne
Prolonge en vos échos sa plainte monotone.
Sous vos abris croulants je voudrais habiter,
Vieilles tours, que le temps l'une vers l'autre incline,
Et qui semblez de loin, sur la haute colline,
Deux noirs géants prêts à lutter.

Lorsque, d'un pas rêveur foulant les grandes herbes,
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes!
Je contemple longtemps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rouges;
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,
Voi! jouer des enfants où mouraient des guerriers.

Écartez de vos murs ceux que leur chute amuse!
Laissez le seul poète y conduire sa muse,
Lui qui donne du moins une larme au vieux fort,
Et, si l'air froid des nuits sous vos arceaux murmure,
Croit qu'une ombre a froissé la gigantesque armure
D'Amaury, comte de Montfort

II

Là, souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,
Sur un débris qui fut un mur de citadelle.
Je médite longtemps, en mon cœur replié;
Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,
Étend ses bras en croix et s'allonge en épée,
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.

Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,
Sur l'église gothique, hélas! prête à crouler,
Et je vois, dans le champ où la mort nous appelle,
Sous l'arcade de pierre et devant la chapelle,
Le sol immobile onduler.

Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,
Au faite des grands murs je m'élève parfois.
Là je mêle des chants au sifflement des brises;
Et, dans les cieus profonds suivant ses ailes grises,
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix !

Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre aux vieux temps un trouvère.
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces âmes en deuil dans le monde orphelines;
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines
Gémit dans les hauts peupliers!



**VICTOR HUGO (1802 - 1885),
LE RHIN, LETTRES À UN AMI, 1842.**

C'est dans son recueil épistolaire Le Rhin, relatant son voyage en Allemagne, que Victor Hugo libère le plus son imagination face au spectacle des ruines. Dans la vallée, son itinéraire le conduit de château en château, dans un monde de légendes merveilleuses et fantastiques. L'exploration des vestiges médiévaux libère la fantasmagorie du poète, et, sur un mode animiste, la ruine se retrouve, dans le premier extrait, habitée par une fée, tandis que dans la lettre XXVIII, le poète, halluciné, contemple un paysage nocturne où tout, l'architecture comme la nature, devient ruine.

Lettre XIII :

J'aurais voulu monter dans la curieuse tour que je vois de ma croisée, et qui est, selon toute apparence, l'ancienne vedette de la ville ; mais l'escalier en est rompu et les voûtes en sont effondrées. Il m'a fallu y renoncer. Du reste, la magnifique mesure a tant de fleurs, de si charmantes fleurs, des fleurs disposées avec tant de goût et entretenues avec tant de soin à toutes les fenêtres, qu'on la croirait habitée. Elle est habitée en effet, habitée par la plus coquette et la plus farouche à la fois des habitantes, par cette douce fée invisible qui se loge dans toutes les ruines, qui les prend pour elle et pour elle seule, qui en défonce tous les étages, tous les plafonds, tous les escaliers, afin que le pas de l'homme n'y trouble pas les nids des oiseaux, et qui met à toutes les croisées et devant toutes les portes des pots de fleurs qu'elle sait faire, en fée qu'elle est, avec toute vieille pierre creusée par la pluie ou ébréchée par le temps.

Lettre XXVIII :

L'autre soir, au crépuscule, j'avais devant moi une haute croupe noire et pelée, emplissant tout l'horizon et surmontée à son sommet d'une grosse tour en ruine, isolée comme les tours maximiliennes de la vallée de Luiz. Quatre grands crâneaux, usés, ébréchés et changés en triangle par le temps, complétaient la sombre silhouette de la tour, et lui faisaient une couronne de fleurons aigus. Des paysans, habitants actuels de cette mesure, y avaient allumé dans l'intérieur un immense feu de fagots, dont le flamboiement apparaissait au dehors aux trois seules ouvertures qu'eût la ruine, une porte cintrée en bas, deux fenêtres en haut. Ainsi éclairée, ce n'était plus une tour, c'était la tête noire et monstrueuse d'un effrayant Pluton ouvrant sa gueule pleine de feu et regardant par-dessus la colline avec ses yeux de braise. À ces heures-là, quand le soleil est couché, quand la lune n'est pas levée encore, on rencontre des vallées qui semblent encombrées d'écroulements étranges ; c'est le moment où les rochers ressemblent à des ruines et les ruines à des rochers. Quelque fois, l'espèce de poète qui est en moi triomphe de l'espèce d'antiquaire qui y est aussi, et je me contente de ces visions.

Elisabeth Fort-Siméon, *Paysage à la tour en ruine (détail)*, 1851 - 1865, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre



LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS
DE MONTPELLIER

MI-NOVEMBRE 2017 – JANVIER 2018

LE MUSÉE AVANT LE MUSÉE

Pour clôturer les célébrations des dix ans de sa réouverture,
le musée Fabre proposera un voyage dans le Montpellier
du Siècle des Lumières.

Des dernières années de l'Ancien Régime jusqu'à la Révolution,
le visiteur pourra découvrir les étapes qui furent décisives
dans la fondation du musée et revivre la première exposition
jamais organisée à Montpellier, en 1779.

musée  fabre
Montpellier3M

Couverture: Giovanni Pannini, *Ruines antiques* (détail), 1733, huile sur toile, Montpellier, musée Fabre
Quatrième de couverture: Jacques-Louis David, *Portrait de Philippe-Laurent Joubert* (détail), vers 1789-1792, huile sur
toile, Montpellier, musée Fabre

Le Dessinateur 04/2017



© Musée Fabre, Montpellier Méditerranée Métropole, photo Frédéric Jaumes
© Valable pour tous les visuels de ce livret